

La Semaine, de I. Lebedinsky



J'habite un pays où le livre français est une rareté rarissime. La victoire des armes françaises, payée de dix-sept cent mille morts de jeunes gens a eu cette conséquence de creuser un abîme entre la culture intellectuelle des vainqueurs et celle des autres, alliés ou ennemis, qui, étant des pauvres, doivent (à l'exception des russes) être tous considérés comme des vaincus. Dans quatorze pays d'Europe : Russie, Esthonie, Lettonie, Lithuanie, Pologne, Tchéco-Slovaquie, Allemagne, Autriche, Hongrie, Roumanie, Yougo-Slavie, Grèce, Bulgarie, Turquie, peuplés de 278 millions d'habitants, personne ne peut plus, en règle générale, acheter un livre français, recevoir une revue française. La haute valeur du franc isole eu égard à ces pays l'intelligence française ; d'autre part, la baisse du franc par rapport au dollar et à la livre sterling rend les œuvres intellectuelles des anglo-saxons difficilement accessible aux intellectuels français. Ainsi, dans l'univers capitaliste, la pesanteur des coffre-forts s'oppose au progrès de l'esprit. Permettez-moi de livrer incidemment ce thème aux réflexions des intellectuels « bons européens » auxquels il plaît de se situer « au-dessus de la mêlée » sociale. — J'habite un pays où le livre français est une rareté rarissime. Je ne reçois que rarement, à la suite de hasards exceptionnels, ceux que lit le grand public français. C'est toujours avec une âpre curiosité. Nous sommes, tous, tellement avides, dans ces pays de révolution où naît, parmi d'immenses souffrances, un monde nouveau, de connaître les dernières œuvres de l'intelligence occidentale ! L'autre jour, ma joie a été grande quand un ami — rentrant du Caire ! — a posé sur ma table un des nouveaux livres qui ont, en France, à en juger par la presse, un gros succès : le *Martyre de l'Obèse*, de Henri Béraud. Un autre hasard m'a procuré peu après le *Mercur de France* du 1^{er} juillet, un livre de Pierre Mille, un Marcel Proust, le livre joyeux de Jules Romains, *Les Copains...* Tous ces noms sont cotés parmi les meilleurs ; le succès de tous ces ouvrages atteste bien la physionomie moyenne des œuvres littéraires dont se nourrit le « grand public français... » J'avais déjà sur ma table, auprès des penseurs de la Révolution, nos écrivains russes actuels, Pilniak, Moyakovsky, Ehrenbourg, Tarassov-Rodionov, Nikitine, Vsevolod Ivanov, Lebedinsky, Veressaieff. J'ai ouvert, parmi eux, Henri Béraud, puis le *Mercur de France*. J'ai trouvé ici l'histoire, fort bien contée, il est vrai, d'un gros monsieur qui n'a rien fait de mieux dans sa vie que de bien manger, n'a jamais pensé qu'à faire la cour au « beau sexe », n'a pas eu de plus grand malheur que se sentir ridicule, — ne s'est jamais, jamais douté qu'il était effroyablement un pauvre imbécile, produit banal de la dégénérescence d'une classe sociale gâvée, jouisseuse, tout doucement abêtie, mais qui se croit encore « beaucoup d'esprit »... Un jury d'écrivains appréciés a primé ce livre, tout comme le *Feu*, de Barbusse ; ce fait ne peut pas ne pas être très symptomatique. Dans le *Mercur*, j'ai trouvé un article sur la crise balkanique, l'opinion d'un général sur la question Bacon-Shakespeare, une causerie de médecin, un roman d'observation comme il en paraît plusieurs centaines par an, un article sur Pierre Loti, une inapte chronique politique russe signée de l'ex-socialiste Alexinsky. Les lecteurs lettrés du *Mercur*, dont la fréquentation de Rémy de Gourmont

aurait bien dû développer un tantinet l'esprit critique, permettent encore qu'on leur présente avec sérieux Zinoviev-Affelbaum (oui : du nom — estropié — de feu L. Martov qui fut le leader le plus en vue du menchévisme russe...) comme « l'ancien agent de l'état-major prussien... » Leur bourgeoisisme têtue et borné, abolissant chez eux tout discernement, permet qu'on leur réserve aujourd'hui les rances calomnies antibolchévistes de 1917. Autrement intéressant, l'article de Louis Carice, sur *Pierre Loti*, m'a montré ce qu'était à la fin de sa vie de poète un grand écrivain de la race et de la classe de l'obèse dont nous connaissons le martyr : un pauvre vieil homme désespéré de vieillir et de mourir, qui tendait toutes ses dernières énergies pour paraître encore un peu, se fardait, dérobaît, comme une honte, sa vieillesse aux femmes, s'acharnait à porter l'uniforme, — qui ne comprenait rien au formidable drame de la guerre, ne pressentait rien de la fin de la culture qu'il avait enrichie, ne se doutait pas qu'il y eut une question sociale, une question humaine, et s'en allait, désolé, dans le vide de lui-même, mort en réalité depuis qu'il avait perdu le plaisir charnel et la douce mélancolie qui le suit (car « l'homme est triste après l'accouplement... »). La guerre a passé émiettant des empires, assassinant près de quarante millions d'êtres humains — parmi eux combien de génies ! — portant à la vieille civilisation européenne un coup peut-être mortel ; la révolution est venue engager sur les ruines son duel avec la mort ; une forme nouvelle d'Etat a surgi, inconnue de toutes les civilisations précédentes, l'Etat des travailleurs qui veulent la fin de l'Etat ; un ordre nouveau naît parmi la terreur et la famine, embrassant la moitié de l'Europe et la moitié de l'Asie. Mais située aux deux pôles de l'intelligence française — bourgeoise — l'un nul et l'autre très grand poète, l'obèse ridicule et le vieux Pierre Loti — symbolisant la classe entière dont ils remplissent le loisir — semblent tout ignorer de cela...

— Une compagnie de soldats rouges passait sous mes fenêtres en chantant :

« ...Nous déployerons sur le monde
Le drapeau rouge du travail !... »

J'ai laissé là Pierre Loti, Pierre Mille, l'Obèse infortuné et même les si joyeux bienfaisants, les *Copains*,